

Paul Cerf

Présence de Jaurès

L'assassinat de Jean Jaurès, chef du parti socialiste français, le 31 juillet 1914, il y a cinquante ans, ne changea en rien le développement inexorable des événements: l'Histoire était en marche, bientôt la vie humaine serait sans valeur aucune. Jean Jaurès, le commis-voyageur infatigable de la paix, Herr Jaurès, comme disaient ses adversaires, ne verrait plus ce déferlement de haine contre lequel il avait lutté toute sa vie durant.

L'homme du Midi

Jean Jaurès est né à Castres, le 3 septembre 1859, dans ce Midi toujours un peu frondeur, ce Midi, pays des martyrs de la libre pensée et des hérésies. Charles Rappaport explique pourquoi les hommes du Midi ont toujours joué un si grand rôle dans la vie politique française: „La politique de notre époque se caractérise par la lutte pour la démocratie — politique et sociale — et pour la laïcité. Or, les origines de cette lutte se trouvent dans la partie méridionale de la France et dans le Languedoc, la patrie de Jaurès, en particulier.

Dans le Midi, l'Eglise ne joue presque jamais le rôle prépondérant et ne jouit pas d'une grande influence. Jusqu'au XIIIe siècle, le Midi n'a produit aucun grand théologien. La foi est plutôt tiède dans cette partie du royaume... Au lieu d'études théologiques, le Midi produit une littérature brillante. Les poètes du Midi ont été les premiers en Europe à exprimer des sentiments délicats sous une forme élégante."

Sur les origines familiales de Jaurès, Georges Bourgin écrit: „Il appartenait à une famille de petits bourgeois sans fortune. Son père, négociant imaginatif, fut incapable de faire fortune et finit comme exploitant campagnard à quatre kilomètres de Castres. Sa mère, chrétienne pieuse, donna à son fils une éducation parfaite, puisqu'elle lui apprit à aimer le travail et les hommes."

Homme du Midi, Jaurès resta sa vie durant attaché à ces terres arides, il avait les manières et la capacité de travail des paysans qui les cultivent, et rappelait par tous ces traits un paysan cultivé.

En 1876, il entre au lycée Louis-le-Grand à Paris, et en 1878, à l'âge de 19 ans, à l'Ecole Normale, d'où il sort en 1881, agrégé, dans la même promotion que le philosophe Bergson. Il devient ensuite professeur au lycée d'Albi (Tarn) et maître de conférences à l'Université de Toulouse. Mais très vite, il va à la politique, qui sera sa raison d'être. „Jean va à la politique comme un canard va à l'eau", dira de lui son oncle, le sénateur Constant Jaurès.

L'homme politique

Dès 1885, à l'âge de 26 ans, il est élu député, mais ce n'est qu'en 1891 qu'il adhérera au mouvement socialiste. Pour lui, le socialisme n'est que l'aboutissement du régime républicain. A la Cham-

bre, il dénonce avec éloquence les vices de la société bourgeoise et oppose à celle-ci les avantages du système socialiste. La grève des verriers de Carmaux, en 1895, est pour lui l'occasion d'esquisser une magnifique fresque sociale. Le 15 août, l'administrateur de cette entreprise avait fermé les portes de l'usine, où la grève fermentait, à la suite du renvoi de deux délégués syndicaux partis à un congrès corporatif. Le 24 et le 25 octobre, Jaurès analyse le conflit entre une poignée de syndicalistes et une société riche, épaulée par le système social tout entier et autour duquel un magistrat de marque l'a dénoncé avec une injuste brutalité, les gendarmes ont perquisitionné dans la chambre de l'hôtel dans laquelle il récitait des vers de Hugo devant ses compagnons du comité de grèves, les paysans ont souhaité son assassinat.

„Ce n'était pas, écrit Bourgin, le seul foyer socialiste qui rougeoyait en France. Aux élections municipales de 1896, les mairies de Calais, Dijon, Lille, Limoges, Marseille, Montluçon, Roubaix, Sète, Toulon étaient gagnées au parti."

Les amis ne le suivent pas toujours On a dit de lui qu'il était un idéaliste. Certes, il était idéaliste par la grandeur et la noblesse de son caractère, par l'élan de son coeur et l'élévation de son esprit. Mais il était présent dans la lutte quotidienne, il avait les deux pieds sur la terre, il cherchait l'unité, la synthèse de la conception idéaliste et de la conception matérialiste du socialisme.

Ecoutons encore Rappaport: „Dans sa discussion publique avec Paul Lafargue sur l'Idéalisme et le Matérialisme dans la conception de l'Histoire, il veut montrer que „la conception matérialiste de l'Histoire n'empêche pas son interprétation idéaliste". Et Jaurès de défendre Marx, qu'il connaissait peut-être mieux que certains représentants du marxisme français — car les sources directes lui étaient accessibles — contre toutes sortes de fausses interprétations. Selon lui, Marx ne réduit pas tout phénomène de conscience à de simples groupements de molécules matérielles."

Retour aux sources

Et en relisant Jaurès, on trouve écartées dédaigneusement et justement toutes les objections vulgaires contre le socialisme qui abaissent cette subtile et grande conception de la vie à une sorte de socialisme du ventre, ramenant toute

complexité de la vie à une question d'intérêt matériel. Ceci vaut pour les adversaires, mais nécessiterait également de la part de certains qui se réclament du socialisme un retour aux sources: „Ce n'est pas à la subordination de l'activité de l'homme, à la satisfaction des appétits physiques et à la recherche du bien-être individuel que nous aspirons. Au contraire, si vous vous rappelez comment, dans son livre sur le Capital, Marx traite la conception utilitaire anglaise, si vous vous rappelez comment il parle avec dédain de ces théoriciens de l'utilitarisme comme Jérémie Bentham, qui prétendent que l'homme n'agit toujours qu'en vue d'un intérêt personnel consciemment recherché par lui, vous verrez qu'il n'y a rien de commun entre ces deux doctrines. Bien mieux, c'est l'inverse; car précisément parce que Marx estime que les modes mêmes du sentiment et de la pensée sont déterminés dans l'homme par la forme essentielle des rapports économiques de la société où il vit; par là, Marx fait intervenir dans la conduite de l'individu des forces sociales, des forces collectives, des forces historiques, dont la puissance dépasse celle des mobiles individuels et égoïstes. Ce qu'il entend, c'est ce qu'il y a d'essentiel dans l'histoire, ce sont les rapports économiques, les rapports de production des hommes entre eux. C'est selon que les hommes sont rattachés les uns aux autres par telle ou telle forme de la société économique, qu'une société a tel ou tel caractère, qu'elle a telle ou telle conception de la vie, telle ou telle morale, et qu'elle donne telle ou telle direction générale à ses entreprises. De plus, suivant Marx, ce n'est pas selon une idée abstraite de justice, ce n'est pas selon une idée abstraite du droit que les hommes se meuvent: ils se meuvent, parce que le système social formé entre eux, à un moment donné de l'histoire, par les relations économiques de production, est un système instable qui est obligé de se transformer, pour faire place à d'autres systèmes; et c'est la substitution d'un système économique à un autre, par exemple l'esclavage à l'anthropophagie, c'est cette substitution qui entraîne, par une correspondance, naturelle, une transformation, équivalente, dans les conceptions politiques, morales, esthétiques, scientifiques, et religieuses: en sorte que, selon Marx, le trésor le plus intime et le plus profond de l'histoire, c'est le mode d'organisation des intérêts économiques.

Le nom de matérialisme économique, dit Marx, s'explique donc en ce que l'homme ne tire pas de son cerveau une idée toute faite de justice, mais qu'il se borne à réfléchir en lui, à réfléchir dans sa substance cérébrale des rapports économiques de production."

Depuis, il y a eu, bien sûr, pas mal d'événements, il y a eu une guerre mondiale, une seconde guerre mondiale, une révolution russe se réclamant de Marx, et la division de plus en plus accentuée du monde en deux blocs hostiles.

Alors, l'anniversaire de la mort d'un Jaurès n'est qu'un événement insignifiant, une date à laquelle on s'arrête un instant pour se replonger dans le tourbillon de la vie quotidienne.

Le destin lui avait été clément. Il épargna à cet inlassable optimiste qui persistait malgré tout à croire au triomphe final de l'intelligence et du bon sens de l'homme, cette vision barbare de la destruction de l'humanité.

Quant à nous, arrêtons-nous un instant, le temps de lui consacrer une pensée. Il le mérite bien.

Zur Entspannung

Es geschehe zur Rechtfertigung von Mörike, dem man soviel Unmodernes nachsagt, weil man ihn in den Klassenbüchern lesen mußte. Geschrieben in einer Zeit, in der, wie Hermann Glaser in seinem Buche „Spieß- Ideologie“ sagt, Vöglein zwitscherten, Vergißmeinnicht und junge, stets rechtzeitig errötende Mädchen blühten. Nun, nach Durchlesung eines „Manuskriptes mit Gedichten“ meinte Mörike:

„Das süße Zeug ohne Saft und Kraft!
Es hat mir all mein Gedärm erschlaft.
Es roch, ich will des Henkers' sein,
wie lauter welke Rosen und Kamilleblümlein.
Mir war ganz übel, mauserig, dumm,
ich sah mich schnell nach was Tüchtigem um,
lief in den Garten hinterm Haus,
zog einen herrlichen Rettich heraus,
fraß ihn auch auf bis auf den Schwanz.
Da war ich wieder frisch und genesen ganz."

Das Gedicht ist gut. Das Buch, in dem es als Argument benutzt wird, ist ebenfalls lesbar: Hermann Glaser „Spieß- Ideologie, von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert“, erschien in dem Verlage Rombach, Freiburg im Breisgau.

P.S.: Ich habe kein Besprechungsexemplar erhalten und mein Exemplar gekauft. Weswegen dies keine Reklame ist und weswegen ich auch nicht auf nationale Gedicht-Manuskripte anspiele.

Nic Weber

Notizen eines Mädchens (5)

Georg zitiert

Als jemand meinte, jener habe gefährliche Ideen und es liege offene Aufreizung und Reizung vor, wenn sie verbreitet würden, wenn ihm ein Organ zur Verfügung stände, meinte Georg, jede Idee sei ja schließlich eine Aufreizung und auch deshalb zu unterdrücken. Es entspann sich darüber eine längere Diskussion, in der sich Georg, was sonst selten geschah, sogar in einige Hitze redete. Mit einiger Überraschung, die ihn noch anziehender machte, erkannte ich in diesem bürgerlichen Jungen einen Rebell. Er schränkte wohl ein: er wolle damit sagen, daß je nach den Umständen, der Atmosphäre, dem Adressaten, jeder Gedanke als Aufreizung wirken könne. Doch dann pakte er wieder zu: Er wolle damit davor warnen, Meinungen oder Behauptungen zu verfolgen, weil diese nämlich, so falsch sie sein müßten, und so widerwärtig sie uns vorkommen, unter die Verfassungsklausel der Meinungsfreiheit fallen. Nur autoritäre Systeme, so sagte er, zu denen in diesem Falle, wenn auch unter andern Vorzeichen, die katholische Kirche gehöre, schützen ihre Untertanen und Angehörigen vor falschen, ketzerischen, für das politische oder das seelische Heil gefährlichen Meinungen und Behauptungen. Der Demokrat unterscheide sich von einem solchen Untertan vor allem darin, daß er sich selbst vor derartiger Zersetzung zu schützen wisse, und, daß ihm das nötige Unterscheidungsvermögen zugetraut werde. Es sei nicht Sache der Obrigkeit und der Gerichte, uns vor falschen und gefährlichen Meinungen zu schützen, das sei Sache des Einzelnen. Es sei sogar ein Verstoß gegen die Verfassung, dem Motorfahrer z. B. einen Helm aufzuzwingen. Schutzmaßnahme sei nur dann gegen den Einzelnen erforderlich, wenn er das Leben von andern Einzelnen bedrohe. Worte und Gedanken seien dazu völlig frei.

Ich erinnere mich sehr gut an diese Aussprache, an der sich Vertreter einer guten Gesellschaft beteiligten. Und ich bewunderte Georg, weil er selten ein Thema lange ausspann, doch lieber kurze und hiebste Argumente in die Debatten einwarf, mehr auf Effekt als auf langatmige Überredung hinzielend.

Zudem war Georg stets vorsichtig, und da sich in dieser Umgebung einzelne Herren befanden, deren er bedurfte, deren Sympathien ihm notwendig waren, um auf seinem neuen Posten bestehen zu können, denn Neider hatte er viel, überraschte mich seine Schärfe um so mehr. Es schien, er beuge sich, unnützerweise, auf gefährliches Gebiet.

Besonders ein Anwesender, ein Ältlicher, der Georg gerne als Schützling sah und der ihm in einer jungen Karriere sehr nützlich gewesen war, dessen Wort, so wurde gemunkelt, bei den Höchsten und dem Höchsten galt, zeigte sich etwas erstaunt und sogar leicht schockiert. Er näherte sich Georg, dem im übrigen einzelne bewunderungsvolle Blicke von jüngeren Unerfahrenen zugehen: ob man nicht auf diese rednerische Mühe einen Schluck Whisky nehmen wolle, immer nur sprechen taue nichts, die Kehle trocken aus.

Der Gönner sagte es liebenswürdig und ebnete den Weg. Beide traten hin zum Tische, an dem die Kellner und zwei Serviermädchen, von denen eine mit verdähten braunen Augen Georg anlächelte, ausschenkten. Und, da ich eben in der Nähe stand, vernahm ich nicht nur das Prosit des Ältlichen und sah nicht nur seine beruhigende Handbewegung hin zu Georgs rechtem Arme, so zwar, daß das halb gehobene Glas sich festigte, ich hörte auch wie jener Georg sagte: „Nicht so stürmisch, junger Freund.“ Und Georg antwortete, mit einem besänftigenden Blinzeln, das ihn ganz jung machte: „Trösten Sie sich. Bisweilen esse ich auch Kohl. Crambe repetita, der Mensch lebt vom Brot allein."

Der Gönner atmete auf und, wie ich weiß, verzieh er diese Entgleisung und Georgs Laufbahn, in schönstem und ruhigstem und ungefährlichem gesellschaftlichem Gleise, wurde niemals in Frage gestellt.

An diesem Abend sprach man übrigens nicht mehr von solch heiklem Thema. Doch man wandte sich einem übermütigeren und leichteren, offeneren Thema zu: Man sprach von Mono-Kini und dergleichen sichtbaren Sünden der Zeit. Georg zitierte Juliette Gréco: Nichts Traurigeres gebe es, denn der Anblick einer Frau, die sich aus anderen Gründen ausziehe, als für die Liebe.

Und er erntete noch einmal den Beifall aller, als er die Möglichkeit eines Zéro-Kini andeutete und dabei die Croupier-Geste des Einscharrens nachahmte, gleichzeitig den unglücklichen Spieler und den selbstsicheren Kontrolleur mimend, ein „Rien ne va plus“ ankündigte.

Georg sollte mir an diesem Abend noch, etwas später, bestätigen, Nacktheit ohne Liebe sei wirklich traurig, verbunden recht angenehm.

„Crambe repetita“ sah ich am andern Morgen im Buch der geflügelten Worte nach und ließ es mir übersetzen als „aufgewärmter Kohl“.

Beim Frühstück blätterte ich auch in der Hamburger Wochenzeitung, deren Lektüre mir Georg so dringend angeraten hatte und die einen, wirklich guten, Querschnitt durch Politik und Kultur gab, ein Brevier für jeden, der nicht nur Allgemeinheiten wissen wollte, aber der, immer an den Grenzen des Anstandes und des Bürgertums natürlich aufgeschlossen unterrichtet sein wollte. Mein Lieblingsautor J. M.-M. schrieb über „So nackt und so traurig“ und zitierte Grécós Bonmot und unter dem Titel „Warum wir keine Ostzeitungen lesen dürfen“ befand sich eine ehrliche, wenn auch eine, meines Erachtens etwas allzu brutale Stellungnahme gegen Zensur u. Zeitungsverbot. Ich erkannte, daß Georg diese Analyse nahezu wortwörtlich übernommen hatte. Allerdings hatte er sie, mit der ihm eigenen Intelligenz und Gewandtheit viel besser und annehmbarer verfochten.

Ich machte ihm dennoch deutlich, daß ich um diese Kopie wußte, als wir uns nachmittags zum Schwimmen trafen. Er lachte nur, sprang in das Becken, schwamm dreimal rundum und legte sich neben mich, den Körper braun und stark, klopfte sich auf Bauchfell und an Stirn und er zitierte: „Mens sana in corpore sano und sagte nur: Zu viele Menschen hier. Komm wir suchen uns eine ruhige Ecke."

Ich konnte ihm nicht gram sein, selbst wenn ich, als ich in dem Buche des Monets nachblätterte, las, daß Juvenal es ganz anders meinte, daß er meinte, wenn ein Kind geboren werde, so solle man zu den Göttern beten: „Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano“, niemals auch behaupten wolle, daß in einem gesunden Körper eine gesunde Seele wohne, eher noch, daß man darum flehen möge, daß trotz eines gesunden Körpers ein gesunder Geist und eine gesunde Seele sich einstellen.

Ich sagte nichts von meiner Lektüre, denn ich hatte eben, in derselben Hamburger Zeitung, den Artikel gelesen „Angst vor intelligenten Frauen — Warum junge Männer sich bedroht fühlen — Mutmaßungen über Studentinnen“ und ich wußte, daß die Experten, mit den jungen Männern, zum Schlusse kommen, Studentinnen oder intelligente Frauen zu lieben sei zu anstrengend.

Meine Zurückhaltung machte sich bezahlt.

Bei Georg wie bei andern. Und eben dieses Wochenende gehört zu meinen angenehmsten Erinnerungen.

Zudem gehört Georg zweifellos zu jenen Menschen, die genügend Intelligenz besitzen, um borgen zu dürfen.

DIE FEDERN DER ANDERN

Die Agenturen und die Zeitungen haben es geschrieben: der Kraftfahrer Himmlers sagte im Münchner Prozeß gegen SS-General Wolff aus und er entwarf dazu ein Bild des Reichsführers. Unter dem Titel „Himmler ging nie in Nachtlokale“ berichtete das „Journal“:

„Zur Persönlichkeit Himmlers sagte sein langjähriger Kraftfahrer, er habe ihn immer für den ‚solidesten Mann‘ gehalten. „Er hat keinen Alkohol getrunken, nur eine Zigarre am Tag geraucht und ist nie in Nachtlokale gegangen.“ Er habe auch nichts mit Mädchen gehabt, mit Ausnahme eines Verhältnisses mit seiner Sekretärin, die zwei Kinder von ihm bekommen habe. Im Umgang mit seinen Untergebenen seien Himmler und auch Wolff kameradschaftlich und lebenswürdig gewesen."

Hier haben wir, abgesehen von jener Schreibmaschinenentgleisung, das Bild eines biedereren Mannes, eines Bürgers wie er sein sollte. Ein Mann, der dem Arzte gehorcht, der keinen schlechten Umgang pflegt und dem wahrscheinlich zu verzeihen ist. Alles zu verzeihen ist, falls wir sogenannte moralische Werte beachten. Abgesehen wie gesagt, von diesem Tippfräuleinfehler.

Banque Européenne du Luxembourg S. A.

59, Boulevard Royal (en face du Pont Adolphe)

LUXEMBOURG

Tél.: 444 11 (5 lignes) - Télex: Bankeuro 521

Souscriptions permanentes aux
Fonds Communs de Placements

PATRIMONIAL - FINANCE UNION - F. I. P. - EURUNION

Comptes courants - Carnets de dépôt - Crédits - Financements - Constitutions
et Gérances de sociétés - Toutes opérations de change et de bourse

UNE SOLUTION A TOUT PROBLEME FINANCIER